

Pages de cendres

Rachel Ertel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, Librairie du « XX^e siècle », 1993, 215 pages.

Linda Riffon

Volume 36, Number 4 (214), August 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/32220ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Riffon, L. (1994). Review of [Pages de cendres / Rachel Ertel, *Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement*, Paris, Seuil, Librairie du « XX^e siècle », 1993, 215 pages.] *Liberté*, 36(4), 198–203.

POÉSIE

LINDA RIFFON

PAGES DE CENDRES

Rachel Ertel, Dans la langue de personne. Poésie yiddish de l'anéantissement, Paris, Seuil, « Librairie du XX^e siècle », 1993, 215 pages.

*Je ne prendrai racine
Dans aucune autre terre
Comme ne peut s'enraciner
Dans une poignée de sable
au fond des eaux
Le nénuphar arraché à sa longue tige
Qui se balance éperdu sur l'abîme
des vagues
Et personne personne ne voit
que le fil est cassé.*

Avrom Sutzkever, ghetto de Vilno, 1943 (p. 72)

Dire c'est un beau livre, vous devez le lire, serait un sacrilège. C'est un livre terrible. Destiné à ouvrir des blessures. Je ne suis pas juive et je n'ai pas connu Auschwitz. Je ne suis pas allemande. Pourtant j'ai honte, j'ai mal. Je voudrais dire à ceux et celles qui ont survécu : je pleure vos morts. Je pleure *votre* mort. Mais cela aussi serait un

sacrilège. Car je suis de la race des ignorants. De ceux et celles qui ne savent rien.

*Et quand même des générations sans nombre
Se seront en pleurs sur nous fanées
Elles entendront toujours le murmure de nos livres morts :
Nom aimé, Nom pur, Nom béni,
Nous n'avons jamais compris.*

Jacob Gladstein, 1946 (p. 85)

J'ai peur de la guerre, de la monstruosité, de la bestialité et de la bassesse humaine. Mais j'ai encore plus peur de tels poèmes.

Adolescente, je correspondais avec une jeune Allemande. Un jour je lui ai demandé ce que les Allemands pensaient du génocide.

Elle m'a répondu : nous avons honte, nous regrettons, mais personne n'en parle jamais.

*Ci-gisent
tous ceux qui parlaient
tous ceux qui bégayaient
tous ceux qui se taisaient
ils sont tous rassemblés ici.*

*Même
leur mortalité est éphémère.
Les épitaphes ne sont compréhensibles
et claires
que pour une génération d'amour.
Le deuil y dort dans un nid de serpent
et lui aussi oublie oubliée.*

Jacob Gladstein, 1953 (p. 157)

C'est dans la langue de personne. Personne n'en parle jamais, rien ne peut décrire l'événement. Les poèmes yiddish que Rachel Ertel réunit pour nous ne peuvent dès lors que *bégayer* leur souffrance.

*Comment chanter — dans un monde devenu pour moi
désert ?*

*Comment chanter quand mes mains sont des nœuds de
douleur ?*

*Où sont mes morts ? je cherche mes morts, ô Dieu,
dans toute immondice,*

Dans les monceaux de cendres — mes morts où êtes-vous ?

[...]

*Je veux entendre un hurlement, un cri de douleur, une
clameur*

Crie, peuple juif assassiné, crie, pousse ton cri.

Itzhok Katzenelson, Vittel, 3-5 octobre 1943 (p. 161)

Cris étouffés, silences qui hurlent, et sacrilège. Car oser écrire des poèmes, user de mots pour dénoncer une telle horreur est bel et bien ressenti comme une malédiction.

Maudit soit le poème

Qui chante aujourd'hui le martyr ;

Et maudites soient mes mains

De n'être pas devenues cendres avec lui.

B. Veinstein, 1949 (p. 15)

Pourtant ne jamais en parler serait un crime plus redoutable encore. C'est pourquoi malgré la honte, malgré l'impossibilité de dire, les poètes yiddish ont écrit. Et ce n'est qu'en les lisant que nous pouvons commencer

à comprendre pourquoi Theodor Adorno affirmait : « Nul poème n'est possible après Auschwitz » (*Prismes*, Payot, 1986). Commencer seulement. La poésie a été la seule riposte possible contre l'anéantissement ; elle est née d'une urgence telle qu'elle ne peut être qu'un écho fracturé, un murmure broyé. Nous ne connaissons jamais ce que cela signifie en termes d'exigences.

*Ramasse un brin d'herbe
fuis.
Trouve un vivant et ordonne-lui
de croire à la résurrection.*

Jacob Gladstein, 1953 (p. 158)

Mais nul ne peut revenir d'Auschwitz ; de la terreur, de l'anéantissement. Si tous les malheurs qui se sont abattus sur le peuple juif au cours des siècles avaient pu jusqu'alors revêtir un sens divin, spirituel, cette « apocalypse sans apocalypse » (Jacques Derrida, *D'un ton apocalyptique adopté naguère en philosophie*, Galilée, 1983) ne saurait désormais plus être rattachée à Dieu. Jacob Gladstein le dit : « les cadavres ne chantent pas la louange de Dieu » :

*Qui dit : sur nos martyrs
la colère de Dieu s'est déversée
est un imprécateur, est un profanateur.*

Il ne reste donc plus rien ; plus de miséricorde, plus de sens au sacrifice.

*Il a tout vu,
Il était à Maïdaneck
Il les a accompagnés dans les fours.*

*Où n'est-Il pas ?
Il a entendu leur dernier cri
quand le feu d'Amalek les a engloutis.
Et rien, rien du tout.*

Aaron Zeitlin, 1944 (p. 178)

Les juifs en ont assez d'être le peuple choisi. Seuls, oubliés de tous, les poètes des camps de concentration ne peuvent même plus compter sur leur propre mémoire. Leurs mots côtoient sans cesse des abîmes qui menacent de les engloutir. Où est Dieu ? Où êtes-vous ? Où sommes-nous tous tombés ?

*Il ne peut
plus
nulle part
te
trouver :

profond
sont
tombés
ses
mots
dans
l'abîme
du
silence —

en route
vers toi.*

Leïzer Aichenrand, 1988 (p. 150)

Le livre de Rachel Ertel existe malgré tout pour conjurer l'anéantissement, pour empêcher qu'on oublie

tout à fait. Livre terrible, en effet, qui nous met en présence d'une horreur si insoutenable et si pudique dans son expression que nous voudrions détourner le regard. Mais nous ne le pouvons pas. Car d'une manière ou d'une autre *nous sommes tenus*, désormais, de lire ces poèmes.